

## **LES DÉPLACEMENTS IMPÉRIAUX DANS LA CHINE DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE : DIMENSIONS RITUELLES ET POLITIQUES**

Le pouvoir a vocation à se mettre en scène. De la plus haute Antiquité jusqu'aux temps présents, toutes les sociétés humaines ont élaboré à un moment ou à un autre de leur évolution historique des cérémonies rituelles de représentation du pouvoir, dont la vocation a toujours été de donner une forme et une signification au lien entre le ou les détenteurs de l'autorité suprême et la communauté sur laquelle se déployait cette autorité. En Occident<sup>1</sup>, comme l'illustre la plupart des contributions réunies dans cet ouvrage, l'entrée dans une ville, qu'elle fût royale, impériale ou simplement le fait d'une personnalité publique reconnue, a longtemps tenu en la matière une place de choix<sup>2</sup>.

Procédant à un décentrage du propos général vers l'Extrême-Orient, je propose, dans les pages qui suivent, de m'interroger sur les modalités de représentation du pouvoir dans la Chine impériale du XVIII<sup>e</sup> siècle. Comme partout ailleurs en effet, et à quelque époque que ce soit, le pouvoir y a été mis en scène, il a fait l'objet d'une « spectacularisation ». Et, comme ailleurs, ce phénomène a servi des objectifs divers, au premier rang desquels l'affirmation de ce pouvoir et la réactualisation de ses fondements idéologiques. Mais au-delà de ces similitudes structurelles, les modalités pratiques de la représentation ont pris dans l'empire du milieu une tournure singulière à nos yeux d'Extrême Occidentaux. En guise d'exemple, notons d'office qu'il est pratiquement impossible, pour la période impériale tardive qui va nous occuper ici, de trouver un équivalent chinois de « l'entrée royale ». Cette singularité chinoise en matière de mise en scène de l'autorité suprême s'explique au moins en partie par les conceptions du pouvoir qui ont vu le jour au cours de la longue évolution de l'idéologie impériale<sup>3</sup>. Mais en partie seulement, car, comme nous le verrons, la dynastie mandchoue des Qing, qui règne sur la Chine à l'époque qui va retenir notre attention, a introduit, en conquérant le trône chinois, quelque innovation de poids en la matière.

Pour illustrer tout cela, j'ai choisi de développer le propos autour de deux thèmes : premièrement, les déplacements des souverains dans leur capitale ; deuxièmement, leurs tournées dans les provinces de l'empire. Dans le premier

<sup>1</sup> Le terme recouvre ici l'Orient hellénistique et romain dont il est largement question dans ce livre. Il s'oppose à l'Orient extrême, dont il va plus particulièrement être question dans les pages qui suivent.

<sup>2</sup> Un rapide tour d'horizon des travaux publiés sur le sujet montre que l'attention s'est largement focalisée sur la période allant de la fin du Moyen Âge au début de l'époque moderne.

<sup>3</sup> Compte tenu de l'influence considérable qu'a eue « l'empire-civilisation » chinois en Asie orientale au cours des âges, il va sans dire que cette singularité n'avait rien de véritablement singulier dans la région.

cas, nous verrons que ce sont les fondements religieux et philosophiques du pouvoir impérial qui dictent les modalités de mise en spectacle des sorties des empereurs. Dans le second, que la dimension politique du déplacement du souverain s'impose, et qu'elle détermine le degré de son exposition aux diverses strates de la population.

### **Les déplacements impériaux dans Pékin ou l'empire du rite** ***Un spectacle interdit***

Astreint à de nombreuses obligations rituelles, le souverain chinois était amené à sortir de son Palais à intervalles réguliers pour « s'exposer » dans les rues de sa capitale. Ces sorties impériales – ou déplacements, comme je les ai qualifiés dans le titre – auraient pu être l'occasion de cérémonies publiques telles que celles décrites au fil de cet ouvrage. Dans les faits, c'est l'inverse que l'on peut observer. Sous les Qing, les déplacements impériaux dans Pékin et ses environs constituaient certes des « cérémonies », c'est-à-dire « des événements organisés et planifiés, empreints de la solennité accordée aux actes importants de la vie sociale »<sup>4</sup>, mais ils avaient la caractéristique d'être interdits à l'immense majorité de la population. Et cet interdit n'était pas que d'apparat : comme nous le verrons, une part non négligeable des ressources et des hommes mobilisés en ces occasions était précisément destinée à tenir la population au large du parcours et à l'empêcher d'apercevoir ne serait-ce que les contours du cortège impérial, sans même mentionner la personne de l'empereur.

Ces cérémonies, aussi complexes que solennelles, avaient donc cette fonction paradoxale, à nos yeux d'Occidentaux et de modernes, de mettre en scène un pouvoir qui, en la personne de son premier représentant, se devait de demeurer invisible. Pourquoi ? Comment expliquer que la Chine classique ait cultivé un tel rapport au pouvoir ? Et comment expliquer qu'une dynastie allogène comme la dynastie mandchoue ait choisi de l'adopter, de le faire sien ? Voilà la toile de fond des pages qui suivent.

### ***Fondements religieux et philosophiques du pouvoir***

Répondre à la première de ces questions nécessite de s'interroger sur les fondements religieux et philosophiques du pouvoir<sup>5</sup>. Comme on sait, la Chine a développé une vision immanente et cyclique du fonctionnement du monde et de l'ordre des choses, à l'opposé complet de la notion de transcendance. La conception traditionnelle du monde en Chine s'est édifiée sur la base d'une cosmologie où les composantes Ciel-Terre (monde des divinités et monde des humains) se trouvaient en contact par l'entremise du monarque. Celui-ci représentait en quelque sorte le pivot autour duquel évoluait le monde, à la fois point d'équilibre du système et lien direct entre le Ciel et la Terre. Manifestation de ce

<sup>4</sup> Je reprends ici la définition usuelle qu'on trouve dans le *Petit Robert*.

<sup>5</sup> À l'inverse du problème qui nous retient ici, la question des fondements religieux et philosophiques du pouvoir en Chine antique et impériale a fait couler beaucoup d'encre. Il est évidemment impossible de faire un tour d'horizon complet des débats dans le cadre de cet article. Notons qu'on trouve en chinois des propos fort éclairants dans les travaux de Liu Zehua (en particulier Liu 1988 ; cf. aussi Liu 2000 [Je remercie Jean-François Billeter d'avoir porté cet auteur à ma connaissance]). En français, voir Vandermeersch 1977-1980, ainsi que l'excellente *Histoire de la pensée chinoise* d'Anne Cheng (Cheng 1997). Ce qui suit s'en inspire largement.

lien, le mandat céleste était conféré par le premier à l'homme jugé le plus digne de gouverner la seconde.

Associés à l'absence de croyance en une force ou une quelconque entité transcendante, ces éléments, qui remontent à l'Antiquité, sont les fondements d'une présupposition commune à toutes les formes ultérieures de pensée en Chine : la continuité, sinon même l'identité, entre ordre naturel et ordre humain<sup>6</sup>. Cette présupposition a eu une influence certaine sur le développement des principaux courants de pensée politique en Chine, et, partant, sur les conceptions du pouvoir qui y ont été élaborées.

Sans entrer dans les détails, rappelons simplement qu'au plan de la philosophie politique, deux courants ont joué un rôle primordial. Le confucianisme d'abord, qui, nonobstant ses nombreuses évolutions, est resté ancré dans l'idée de gouvernement par l'éthique, dont Confucius aurait laissé les meilleurs exemples regroupés dans le corpus dit des Classiques confucianistes. Figure centrale du confucianisme, l'homme de bien (*junzi*), par son respect scrupuleux des règles morales et par sa pratique des cérémonies rituelles en l'honneur du Ciel, œuvre à la stabilité du monde et au maintien de l'harmonie. Il est le garant de l'ordre social et donc de la prospérité, ce qui en fait le plus digne de se voir confier le mandat céleste. Cette figure de l'homme de bien décrivait à l'origine les traits que prendrait le souverain idéal. Avec le temps et les vicissitudes du pouvoir, elle s'est élargie à la personne de son plus proche serviteur, le ministre. On comprend dès lors que par la suite elle soit demeurée la clé de voûte idéologique des rapports entre le monarque et ses fonctionnaires et de la progressive domination de la classe mandarinale sur la société<sup>7</sup>.

Le second courant, qu'on qualifie généralement de légiste, s'est largement construit contre la vision idéaliste – sinon naïve – du pouvoir, développée par le courant confucianiste. Pour les légistes, la loi (*fa*) et les sanctions ou récompenses qui ne peuvent manquer de l'accompagner, figurent comme l'instrument primordial du pouvoir. Expression de l'ordre naturel, son application doit être automatique, de façon à inspirer à tous une crainte révérencieuse garante de l'ordre et du bon gouvernement. Dans la perspective légiste, l'intervention humaine dans l'exercice du pouvoir, avec tout ce qu'elle peut comporter de subjectif, d'affectif et de moralisant, doit être limitée au maximum. Le concept clé ici est celui de non-agir, que le légisme a adapté à la pensée politique en l'empruntant aux courants philosophiques taoïstes. L'efficacité du prince sera d'autant plus grande qu'il « se dérobe[ra] aux regards derrière des paravents et se retire[ra] au plus profond de ses palais pour préserver tout le mystère qui doit entourer la source du pouvoir ». Poussée à son extrême, cette logique veut qu'« en tant que source de tout pouvoir, [le prince] n'a pas besoin de l'exercer »<sup>8</sup>.

La réalité du pouvoir en Chine n'a bien entendu jamais été circonscrite à l'une ou l'autre de ces deux formes de pensée politique. On a plutôt affaire à une forme de syncrétisme, au sein duquel ces deux courants de pensée tiennent

<sup>6</sup> Cf. Cheng 1997, notamment p. 234.

<sup>7</sup> Cette évolution est d'une certaine façon au cœur de l'ouvrage de Li Dongjun (Li 2004) [C'est une fois encore à Jean-François Billeter que je dois de connaître ce travail. Qu'il en soit ici remercié.] Voir aussi Cheng 1997 : chap. 2.

<sup>8</sup> Cf. Cheng 1997 : 235.

une place centrale. C'est ce mélange qui explique que les souverains Qing, et leurs prédécesseurs des autres dynasties avant eux, ont été astreints à de nombreuses cérémonies rituelles dans les temples de la religion d'État situés dans la capitale et ses alentours. À ces occasions, ils accomplissaient les gestes essentiels à la préservation et au renforcement de l'harmonie entre la Terre et le Ciel, une de leurs obligations essentielles selon la vulgate confucianiste. Le fait que ces cérémonies, qui reposaient sur le cycle du calendrier, aient été interdites à la population souligne la dimension légiste de l'idéologie impériale : au-delà des questions de sécurité et de respect dû au souverain, maintenir l'empereur hors de vue du commun des mortels, même et surtout lors de ces cérémonies fondatrices du régime et de son idéologie, permettait de signifier à tous la dimension invisible du pouvoir, gage de son efficacité maximale.

### ***Les formes de l'invisible***

Dans le Pékin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les autorités locales ne ménageaient pas leurs efforts pour rendre le souverain invisible lors de ses sorties hors du Palais. Sans entrer dans le détail du dispositif complexe qui présidait à l'administration de la ville<sup>9</sup>, dressons un bref tableau des mesures adoptées. Les sources d'archives de ce qu'il est convenu de désigner comme la gendarmerie de Pékin (Bujun tongling yamen), qui regroupait à elle seule une trentaine de milliers d'hommes chargés du maintien de l'ordre dans la capitale chinoise, permettent en effet de lever en partie le voile. Mais avant de poursuivre, deux remarques sont probablement utiles. Premièrement, la gendarmerie était la pièce maîtresse du dispositif ordinaire d'administration de Pékin sous les Qing et à ce titre était effectivement responsable de la sécurité du souverain. Pour autant, sur ce point précis, elle n'était ni l'unique instance concernée, ni même la plus directement impliquée. Les exemples qui suivent n'en sont donc que plus significatifs. Deuxièmement, lorsque je parle des archives de la gendarmerie, j'entends la compilation de documents extraits de ces archives et publiés en 1851 sous forme d'ouvrage – le *Jinwu shili*<sup>10</sup>.

Lorsque le propos tourne autour de la préparation des déplacements impériaux dans la ville, une série d'expressions revient systématiquement sous le pinceau des administrateurs de la gendarmerie, toutes partageant le sens de « nettoyer les rues »<sup>11</sup>. Dans le contexte, elles recouvrent non seulement le fait de s'assurer de la propreté et du bon état des rues que devait emprunter le cortège de l'empereur, mais aussi, et même surtout, l'obligation de dégager entièrement le parcours de la foule qui s'y pressait en temps ordinaire. Le détail des sources est à ce propos saisissant : on y trouve par exemple le nombre précis de membres des forces de l'ordre à stationner à chaque carrefour et même devant les entrées de chaque maison ou commerce. C'est ainsi, par exemple, que 396 hommes, dirigés par une dizaine de fonctionnaires, devaient stationner devant les entrées des 396 magasins de l'une des artères les plus commerçantes de la

<sup>9</sup> Pour une description détaillée, cf. Gabbiani 2004 : chap. 5 et 6. Voir aussi Dray-Novoy 1993.

<sup>10</sup> Cf. *Jinwu shili* (Compendium de documents administratifs de la gendarmerie de Pékin, ci-après *JWSL*), préface, p. 3a.

<sup>11</sup> Entre autres expressions, j'ai relevé *dasao jiedao*, qui signifie littéralement « nettoyer les rues », *qingdao*, qui peut vouloir dire « purifier les rues », et *suqing bilu*, autrement dit « faire en sorte que la voie impériale soit calme et propre ». Voir par exemple *JWSL*, fasc. 4, p. 36a ou fasc. 8, p. 14a.

ville lors de chacune des visites de l'empereur au temple du Ciel<sup>12</sup>. On y découvre aussi le recours à des tentures (*buzhang*) tendues en travers des rues dans les lieux les plus passants et les plus difficiles à contrôler, pour masquer le passage du cortège. Précaution supplémentaire : des soldats en nombre bien défini pour chaque lieu devaient être postés à l'arrière des tentures pour empêcher les curieux ne serait-ce que de s'en approcher<sup>13</sup>.

Ce cordon de sécurité, placé des deux côtés du parcours, n'était que l'une des composantes du dispositif de sécurité élaboré pour assurer la sûreté et l'invisibilité du souverain hors de son palais. Aux côtés des hommes de la gendarmerie, les membres des forces de la garde impériale jouaient en la matière un rôle incontournable. Comme en témoignent des illustrations de l'époque<sup>14</sup>, ils étaient généralement déployés tout autour du cortège, et plus particulièrement autour des voitures du souverain et, le cas échéant, de celles de ses proches ou des hauts dignitaires qui l'accompagnaient. À l'inverse des forces de gendarmerie stationnées le long du chemin, qui demeuraient immobiles, souvent dos au parcours et dont les officiers de commandement devaient s'agenouiller face contre sol lors du passage du cortège<sup>15</sup>, la garde impériale accompagnait le déplacement des voitures, formant un cordon sécuritaire en mouvement.

Ce double cordon de sûreté était également déployé lorsque l'empereur et sa suite quittaient le Palais – la fameuse Cité interdite – à l'occasion de déplacements qui ne relevaient pas de cérémonies officielles, par exemple pour rejoindre le Palais d'été, situé à quelques kilomètres au nord-ouest de Pékin, ou la retraite estivale de Rehe, bâtie dans les montagnes au Nord de la capitale, au-delà de la Grande Muraille. Pour ces occasions, les sources indiquent non seulement les lieux précis où les hommes de la gendarmerie devaient être postés le long du trajet, mais aussi, pour les parcours les plus longs, jusqu'à quelle distance de Pékin. Au-delà, la responsabilité d'assurer la protection du convoi impérial incomait au seul cordon mobile de sécurité de la garde impériale. Ordinairement, c'est à partir de ce même lieu – situé en général à une dizaine de kilomètres de l'enceinte quelles que soient la destination finale et la route suivie – que le double cordon de sécurité devait être organisé au retour du souverain<sup>16</sup>.

Protégé par une double barrière d'hommes mobiles et immobiles, et isolé dans une voiture – ou palanquin – généralement munie de tentures, le souverain chinois était effectivement coupé du monde lorsqu'il se déplaçait dans sa capitale. C'est en tout cas ce que suggèrent ces quelques exemples extraits des sources réglementaires. Un rapide sondage dans le seul *Jinwu shili* aboutit à des chiffres atteignant systématiquement plusieurs milliers d'hommes mobilisés lors de

<sup>12</sup> *Ibid.*, fasc. 8, p. 28a.

<sup>13</sup> *Ibid.*, fasc. 8, p. 15a-18a, *passim*.

<sup>14</sup> Il s'agit des deux séries d'illustrations des festivités consacrées au soixantième anniversaire de l'empereur Kangxi (1654-1722, r. 1662-1722) et aux quatre-vingts ans de son petit-fils, l'empereur Qianlong (1711-1799, r. 1736-1796). Cf. *infra*.

<sup>15</sup> L'expression consacrée est *guidao*, « s'agenouiller sur la route ». Elle concerne exclusivement les officiers et fonctionnaires supérieurs postés le long du parcours. Pour les soldats et les membres de la fonction publique ordinaires, les sources parlent de *zhandao* (« station debout le long de la route »), qui implique en général d'être dos au cortège pour surveiller les alentours. On retrouve ces deux expressions tout au long des passages du *Jinwu shili* consacrés aux cortèges impériaux. Voir par exemple fasc. 8, p. 15a *et passim*.

<sup>16</sup> Pour le parcours jusqu'à Chengde, cf. *ibid.*, fasc. 8, p. 44a-47a ; pour les allers et venues entre la Cité interdite et le Palais d'été, cf. *ibid.*, p. 15a, 19a-21b *et passim*.

sorties impériales circonscrites à l'intérieur de l'enceinte, alors même que la gendarmerie n'était que l'un des organismes concernés<sup>17</sup>. L'importance accordée à la sécurité de l'empereur et le caractère rituel des cérémonies expliquent à l'évidence l'ampleur de la mobilisation. Reste toutefois à déterminer jusqu'à quel point le décorum entourant les déplacements impériaux dans la capitale, que la lecture de ces textes permet de distinguer en filigrane, était effectivement appliqué à l'époque. Autrement dit, peut-on se fier à l'image que transmettent ces documents administratifs de l'organisation des processions impériales dans le Pékin du XVIII<sup>e</sup> siècle ?

### ***Des descriptions pratiquement inexistantes***

Répondre à cette question est moins aisé qu'il ne paraît. À ma connaissance en effet, il n'existe aucun témoignage en chinois d'une procession impériale dans la ville, rédigé de la main d'une personne ayant assisté directement à la scène. De même, on ne trouve pratiquement aucune description réaliste de sorties imprévisibles des empereurs<sup>18</sup>. On sait en revanche que beaucoup d'entre eux choisirent de ne résider que par intermittence dans la Cité interdite, lui préférant le Palais d'été, implanté dans un complexe de parcs immenses à quelques kilomètres au nord-ouest de la ville, où il leur était plus aisé d'échapper à la pression des règles qui commandaient au moindre de leurs mouvements.

Cette lacune des sources limite certes les possibilités d'approcher la réalité du déroulement des cortèges impériaux dans la capitale impériale, mais elle tend à indiquer que les efforts déployés par les autorités pour rendre l'empereur invisible furent couronnés de succès. L'impression est confirmée par les quelques observations que nous ont laissées des résidents étrangers présents à Pékin à l'époque. Ils insistent avant tout sur l'interdiction faite aux sujets du fils du Ciel de porter le regard sur lui lors de ses déplacements, et sur les mesures prises pour les en empêcher. Le missionnaire orthodoxe russe Egor Fedorovitch Timkovski (1790-1875), qui séjourna à Pékin entre 1820 et 1821, remarque ainsi, à l'occasion d'une visite de l'empereur Jiaqing (r. 1796-1820) au temple du Ciel, dans le sud de la capitale :

« À cinq heures du matin, l'empereur se mit en marche, accompagné d'une suite nombreuse, des principaux personnages de sa cour et de six mille soldats. Il n'est pas permis aux simples citoyens de regarder passer l'empereur dans ces occasions solennelles. Les portes et les fenêtres des maisons sont soigneusement fermées, et les rues de traverses barricadées. Le soir avant la cérémonie, nos concierges annoncèrent à nos gens qu'aucun d'eux ne pourrait se montrer dans la rue »<sup>19</sup>.

<sup>17</sup> Cf. *ibid.*, fasc. 8, p. 14a-51a.

<sup>18</sup> Quelques recueils d'histoires non officielles rapportent bien les escapades de certains empereurs hors de la Cité interdite, dans les quartiers de plaisir et de divertissements de la capitale, mais il est pour ainsi dire impossible de les corroborer. De même, le *Dao Xian yilai chaoye zaji* (Notes diverses sur le gouvernement et la population [de Pékin] depuis les règnes de Daoguang et de Xianfeng) relate un épisode au cours duquel le cheval que montait l'empereur Daoguang (r. 1821-1851) sur l'une des routes quittant Pékin depuis l'enceinte est faillit jeter bas son auguste cavalier en raison de l'état délabré de la route. Là encore, l'auteur n'était clairement pas présent au moment des faits, et on n'a pas moyen de vérifier la véracité de l'anecdote.

<sup>19</sup> Cf. George Timkovski, *Voyage à Pékin, à travers la Mongolie en 1820 et 1821*, traduit du russe et revu par J.-B. Eyriès, publié avec des corrections et des notes par J. Klaproth, 2 vol., Paris : Li-

Un peu plus loin dans le récit, Timkovski signale encore :

« Aujourd'hui, à la pointe du jour, l'empereur est revenu du château du Yuan ming yuan, situé au nord-ouest de Pékin<sup>20</sup>. Conformément à l'usage, toutes les rues qui aboutissent à la grande rue par laquelle passe le souverain sont tendues de draperies en coton ordinaire, ou bleu, pour le cacher à la vue des habitants ; nous vîmes de ces tentures qui étaient encore suspendues à des cordes. Cette coutume prouve qu'il n'est pas permis à tous les Chinois, même à ceux de Péking, de chercher à voir leur empereur, bien qu'il soit entouré d'une foule de courtisans dans ses voyages ».

Et il conclut le passage en indiquant toutefois que : « Quand il [l'empereur] traverse les campagnes, ses sujets, prosternés à terre, peuvent jeter, à la dérobée, un regard sur sa personne »<sup>21</sup>. Nous reviendrons plus bas sur cette dernière remarque. Pour l'heure notons simplement qu'un autre missionnaire orthodoxe russe, Egor Petrovitch Kovalevski (1811-1868), confirme les dires de son aîné dans un ouvrage relatant son voyage en Chine au début des années 1850 :

« *The ruler of China, living in Peking itself or twelve versts away in Hai-tien*<sup>22</sup>, [...] *never sees his people, and the people do not see him. When [he] passes along the streets of Peking [...] all is removed from them : people first of all, then dirt, and any trash ; the booths and small shops are cleaned of all rubbish, the dogs and pigs are chased away. All the by-streets are curtained off* »<sup>23</sup>.

Ainsi, jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle au moins, apercevoir l'empereur dans les rues de Pékin semble ne pas avoir été chose aisée. À la lumière de ces éléments, force est donc de considérer que les mesures détaillées plus haut furent appliquées de façon systématique lors de processions auxquelles participait la personne de l'empereur. Cela a eu pour conséquence d'aiguiser la curiosité au sein de la population, et plus encore, semble-t-il, parmi les résidents étrangers, comme en témoigne Egor Kovalevski :

« [...] *The emperor [...] appears in a palanquin. He sits unmoving, straight, not shifting his eyes, not turning his head on the entire route, and therefore the curious sometimes decide to glance through a crack in the gates or a window at the Son of Heaven, in full assurance that he will not notice them. We too were among these curious ; having climbed into the shop of a carpenter, a Christian acquaintance, upon whom so many Russian missions had called with the*

brairie orientale de Doudey-Dupré Père et fils, 1827 ; rééd. Paris : Éditions Kimé, 1993, vol. 1, p. 346-347.

<sup>20</sup> Le château auquel il est fait référence ici est le Palais d'été.

<sup>21</sup> *Ibid.*, vol. 2, p. 53. Dans le même passage, Timkovski indique en revanche que le retour du fils du souverain depuis le Palais d'été ne faisait pas l'objet de précautions similaires. Le trafic était certes bloqué aux abords de la porte par laquelle il devait pénétrer dans la ville, mais personne n'empêchait la population de se déployer à sa guise le long du trajet, y compris les étrangers. Le fait que le fils en question ait été l'héritier apparent du trône de l'empire ne changeait rien à l'affaire. Enfin, il signale également que le cortège accompagnant la dépouille mortelle de Jiaqing hors de la ville en 1820 ne fit pas non plus l'objet de mesures particulières visant à empêcher la foule de se masser aux abords du parcours.

<sup>22</sup> Hai-tien est le nom du lieu à proximité duquel était implanté le Palais d'été.

<sup>23</sup> Cf. « Excerpts from E. P. Kovalevsky's *Journey to China* », traduit du russe par Alison J. Dray, *Papers on China*, Harvard University, vol. 22A (1969), p. 65.

*same aim, we were able to see the emperor rather clearly, all the more so because the palanquin carriers were changed opposite that very shop* »<sup>24</sup>.

Kovalevski fournit alors au lecteur une description peu amène du souverain, en l'occurrence l'empereur Daoguang (r. 1821-1850), qu'il dépeint sous les traits d'un homme décrépité, au visage ratatiné et en partie dissimulé derrière une moustache et une barbe éparses, les joues creusées en raison de la perte complète de sa dentition. Outre le fait que ce tableau prête le flanc à la critique<sup>25</sup>, il n'apporte pratiquement aucun des détails sur la procession et son décorum qu'on serait en droit d'attendre d'une personne dont la curiosité à ce sujet vient d'être satisfaite. À la suite du triste portrait qu'il dresse du souverain, notre missionnaire se contente en effet de remarquer :

*« A crowd of soldiers, servants, and every kind of official, in all up to one thousand persons, accompanied him [l'empereur] and enlivened the wide street, on which there was established for a time the silence of the grave, after the everyday uproar and noise reigning in the streets of Peking »*<sup>26</sup>.

L'objectif n'est pas, ici, de nier la véracité du récit de Kovalevski. Dans la suite de son ouvrage, il signale d'ailleurs d'autres épisodes au cours desquels il affirme s'être efforcé de voir l'empereur lors d'une procession dans la ville<sup>27</sup>. En revanche, il importe de souligner les stratagèmes mis en œuvre dans ce but – comme par exemple se dissimuler dans la boutique d'un converti chrétien située le long du parcours<sup>28</sup> – et la pauvreté des descriptions proposées. Tout cela il-

<sup>24</sup> *Ibid.*

<sup>25</sup> La description semble s'apparenter à un catalogue de rumeurs plutôt que s'appuyer sur des observations directes. À titre d'exemple, Kovalevski indique tout d'abord que le souverain se présente la bouche hermétiquement close (« *his lips are tightly closed* »), avant d'affirmer qu'il aurait perdu toutes ses dents à l'âge de trente-cinq ans (« *he lost his teeth at the age of thirty-five* »). Juxtaposées, ces deux observations ne laissent d'étonner. Mais pour prendre sa défense, il faut aussi noter qu'au moment où il dit avoir vu passer l'empereur Daoguang, celui-ci n'en avait plus que pour quelques mois à vivre.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 65. En l'occurrence, la phrase n'apporte pas beaucoup plus que le premier passage de Timkovski cité plus haut. Or, on sait que Timkovski n'a pas assisté en personne à une telle procession.

<sup>27</sup> Cf. *ibid.*, p. 74 et 78 par exemple. Dans les deux cas, il s'agit de cortèges funèbres. Lors du premier, la dépouille mortelle de l'impératrice douairière est convoyée hors de la ville, alors que dans le second, il s'agit de celle de l'empereur Daoguang. Dans le premier cas, Kovalevski signale (pour la regretter) l'absence du souverain. En revanche, à l'occasion de la procession en l'honneur de la dépouille mortelle de Daoguang, il explique avoir réussi à apercevoir son successeur, le jeune empereur Xianfeng. Il est possible que ce genre de cérémonie n'ait pas fait l'objet des restrictions habituelles. C'est en tout cas ce que laisse entendre Timkovski une trentaine d'années auparavant, lors du décès de l'empereur Jiaqing : « Aujourd'hui, onzième jour de la troisième lune, d'après le calendrier chinois [31 mars 1821], les restes de l'empereur défunt furent transportés au milieu d'une grande multitude. Plusieurs membres de la nouvelle mission et de la précédente, vêtus en chinois, allèrent à la ville pour voir la cérémonie ; mes subordonnés et moi nous ne pûmes les suivre, parce que nos habits russes nous auraient exposés à la curiosité importune du peuple. » Cf. George Timkovski, *op. cit.*, vol. 2, p. 88-89.

<sup>28</sup> Lors du cortège funèbre de l'impératrice douairière, Kovalevski a dû se trouver à la dernière minute une nouvelle cachette en raison d'un changement de parcours. Pour la procession en l'honneur de Daoguang, il finira par obtenir du commandant d'un groupe de soldats stationnés le long du trajet, la permission de se dissimuler dans leurs rangs. Bien qu'il ne le précise pas, il y a fort à parier qu'il est parvenu à ses fins contre espèces sonnantes et trébuchantes.

lustre, en effet, la difficulté qu'il y avait, dans le Pékin des Qing, à approcher du site d'un cortège impérial. *A contrario*, ces divers éléments témoignent de la réalité, voire de l'efficacité de l'arsenal de mesures qui visait à soustraire ces événements à la vue du public.

### ***Des représentations stylisées à l'extrême***

Comme nous venons de le voir, les rares textes non administratifs qui rendent compte des déplacements des souverains chinois dans leur capitale sont extrêmement allusifs. Pareillement, les quelques représentations graphiques de ces cérémonies sont extrêmement stylisées. Nous allons brièvement en analyser deux, qui dépeignent les cortèges impériaux en déplacement du Palais d'été à la Cité interdite lors des cérémonies fêtant respectivement le soixantième et le quatre-vingtième anniversaire des empereurs Kangxi (1714) et Qianlong (1791). Nous les comparerons ensuite à quelques photographies datant du début du XX<sup>e</sup> siècle, qui furent utilisées, à l'époque, pour illustrer des cartes postales<sup>29</sup>.

Les illustrations des cérémonies de 1714 et de 1791 figurent dans deux ouvrages consacrés à immortaliser ces événements<sup>30</sup>. Dans les deux cas, la scène est présentée de manière similaire et quelque peu singulière : la représentation des deux processions s'ouvre en effet par l'aboutissement du parcours (l'entrée de la Cité interdite) et se termine par son début (la porte du Palais d'été). Au fil des pages, le lecteur remonte donc l'ensemble du trajet jusqu'à rejoindre le cortège au milieu de son périple, avant de poursuivre jusqu'au point de départ. Deuxième aspect singulier, la ville et ses environs sont dépeints d'une façon très stylisée. Hormis les bâtisses au premier plan, l'univers urbain se fonde le plus clair du temps dans une brume caractéristique de bien des peintures de paysages en Chine traditionnelle. La scène se trouve donc essentiellement limitée à la succession de rues et d'avenues par lesquelles le souverain va rejoindre le Palais et qui, compte tenu du format des œuvres (il s'agit à l'origine de rouleaux), n'en forment qu'une.

Dans ce cadre général, plusieurs éléments sont significatifs pour notre propos. Le premier est l'absence d'une foule unique et compacte massée le long du parcours. Les groupes d'hommes, de femmes et même d'enfants qu'on peut observer à l'avant et à l'arrière du cortège déambulent librement dans la rue, se massant devant les scènes installées à intervalles réguliers, sur lesquelles se produisent acteurs, chanteurs et acrobates [fig. 1]. Ce n'est qu'au passage du cortège lui-même que ces groupes se rangent sur le bord de la rue et s'agenouillent pour se prosterner. Ils ne détournent pas pour autant leurs regards : à ce moment précis, rares sont en effet ceux qui ne fixent pas le palanquin du souverain [fig. 2]. Un autre aspect frappant tient justement à ce palanquin. Dans l'illustration, on le voit orné de dragons, symboles impériaux par excellence. Mais l'important est qu'il apparaît entièrement clos, isolant complètement le

<sup>29</sup> Je remercie Régine Thiriez qui m'a permis de reproduire ces cartes postales.

<sup>30</sup> Cf. Wang Yuanqi, Li Fu *et al.*, *Wanshou shengdian chujì* (Recueil commémoratif des festivités à l'occasion de l'anniversaire de sa Majesté, première édition), préface 1717, *juan* 41 et 42 ; voir aussi Agui *et al.*, (*Qinding*) *Baxun wanshou shengdian* (Recueil commémoratif des festivités à l'occasion des quatre-vingts ans de sa Majesté), préface 1792, *juan* 77 et 78. Ces deux ouvrages sont intégrés au *Siku quanshu*, respectivement volumes 653 et 654 et volumes 660 et 661 (rééd. Taïpei : Shangwu yinshuguan, 1986).

souverain de la foule<sup>31</sup>. Enfin, dernier élément marquant, la présence en nombre des forces de l'ordre, à pied ou à cheval, dont on constate à diverses occasions qu'elles cherchent effectivement à libérer la voie des colporteurs et autres portefaix qui s'y trouvent encore [fig. 3]. Ce sont elles qui annoncent l'arrivée imminente du cortège et qui s'assurent que les personnes présentes s'agenouillent au passage du souverain. En revanche, elles ne cherchent à aucun moment à confiner entièrement le trajet, comme le décrivent les sources réglementaires. Au contraire, l'atmosphère est festive, ce dont témoignent les nombreuses boutiques et échoppes ouvertes aux abords du parcours et les artistes qui se produisent dans la rue. Ni les unes ni les autres ne semblent faire l'objet d'une surveillance rapprochée, et moins encore de mesures autoritaires de fermeture. Et on ne relève pas non plus de signe de tentures entravant les carrefours et bloquant la vue du cortège.

L'explication la plus adéquate pour rendre compte de l'écart entre la situation dépeinte dans ces illustrations et la réglementation d'époque ou les descriptions de témoins, relève à n'en pas douter de la nature de ces cérémonies. Comme le signalent les éditeurs de ces ouvrages, ces deux cérémonies ont drainé une foule très importante à Pékin en l'honneur des souverains. Dans les deux cas, c'est pour répondre à la ferveur populaire que Kangxi d'abord, puis Qianlong – par mimétisme – ont choisi de s'exposer de la sorte à la vue de leurs sujets. D'après les compilateurs de la somme en l'honneur de Kangxi, il s'agissait, à l'époque, d'un fait sans précédent dans l'histoire du régime impérial<sup>32</sup>. Ces illustrations, et les cérémonies qu'elles représentent, sont donc des exceptions. Elles ne vont toutefois pas jusqu'à déroger à la règle interdisant de représenter le souverain, puisque aussi bien Kangxi que Qianlong en demeurent les grands absents.

Toute représentation de la personne du souverain était-elle pour autant proscrite en Chine sous la dynastie des Qing ? Pas complètement. De nombreuses peintures décrivent des scènes variées de la vie des empereurs Qing (chasses, parades militaires) et il existe aussi des portraits de divers d'entre eux, très réalistes, dont certains ont été réalisés par des peintres jésuites ayant vécu à la Cour au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>33</sup>. Mais il est vrai qu'on ne trouve aucune représentation détaillée du souverain en présence de ses sujets, au contact d'une foule, du moins dans le cadre du Pékin impérial. Cette lacune confirme évidemment la lettre des règlements, dont nous avons retracé l'origine idéologique. On pourrait évidemment arguer que les œuvres analysées jusqu'ici étaient officielles, qu'elles ont été produites par les services de la Cour et donc qu'elles ne rendent pas forcément compte de manière objective de la réalité des déplacements impériaux dans la capitale. D'où l'utilité de s'arrêter quelques instants sur l'unique témoi-

<sup>31</sup> L'illustration choisie ici représente le palanquin de Kangxi alors qu'il se déplace à l'intérieur de l'enceinte de Pékin. On retrouve ce palanquin sous une forme un peu différente dans la partie de l'ouvrage qui montre les déambulations du cortège impérial avant son entrée en ville. Alors que les parois du premier sont, semble-t-il, formées de panneaux de bois solidaires, les cloisons du second sont composées de lamelles de bois superposées ou entrecroisées, permettant de regarder l'extérieur. C'est ce second type de palanquin qui est aussi représenté dans les illustrations du cortège de Qianlong.

<sup>32</sup> Cf. Wang Yuanqi, Li Fu *et al.*, *Wanshou shengdian chujī*, j. 40, p. 458-459.

<sup>33</sup> Reste que ces œuvres n'ont fort probablement jamais franchi les portes du Palais impérial avant la chute du régime en 1911.

gnage photographique qui subsiste, à ma connaissance, d'une procession impériale dans Pékin, même s'il nous contraint à un bond dans le temps jusqu'aux débuts du XX<sup>e</sup> siècle<sup>34</sup>.

On ne sait presque rien sur l'histoire de ces photographies, sinon ce que les trois cartes postales sur lesquelles elles ont été reproduites en disent [fig. 4 à 6]. Elles révèlent en premier lieu l'auteur des clichés : René Tillot, photographe français installé à Shanghai dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, connu pour avoir photographié de nombreuses scènes de la vie quotidienne en Chine, essentiellement à Shanghai et à Pékin, clichés qu'il a ensuite fait diffuser, précisément sous la forme de cartes postales<sup>35</sup>. Il est en revanche plus difficile d'établir la date exacte des prises de vues. La diffusion à grande échelle de cartes postales n'ayant débuté qu'après 1896<sup>36</sup>, il semble raisonnable de penser que ces images ont été prises après. La date du 27 décembre 1905 qui figure, manuscrite, sur l'une des cartes – date de rédaction de la carte postale, et peut-être aussi de son envoi – implique évidemment que les clichés sont antérieurs. Entre ces deux bornes – 1896 et 1905 – la spéculation est de mise, mais au vu de l'histoire locale, il me semble raisonnable d'estimer qu'ils datent de la seconde moitié de 1901, voire de 1902<sup>37</sup>.

Ce qui est certain en revanche, c'est que Tillot s'est positionné sur les remparts de la ville pour prendre ses photographies et qu'il a limité ses prises de vue aux abords directs de la porte qu'allait emprunter le cortège. Le détail n'est pas sans importance. De prime abord en effet, les clichés confirment largement le tableau des processions impériales dans Pékin dressé jusqu'ici : double cordon de sécurité, absence remarquable de foule ou de badauds, difficulté à discerner où exactement se situe le souverain. Dans l'optique de la démonstration, ce témoignage s'avère donc saisissant. Il est toutefois nécessaire d'apporter quelques éclaircissements, qui en relativisent l'importance.

Selon toute vraisemblance, la porte empruntée est la porte Zhengyang, généralement utilisée lors des déplacements impériaux à destination du temple du Ciel<sup>38</sup>. Vers l'intérieur, cette porte ouvre sur une esplanade qui conduit à l'entrée du Palais. Sans être entièrement interdit, l'accès à cet espace est largement réglementé à l'époque, ce qui peut expliquer l'absence de foule aux abords du parcours. Vers l'extérieur en revanche, la porte Zhengyang donne accès à la

<sup>34</sup> La photographie est introduite en Chine à partir des années 1850, et demeure jusqu'au tournant du siècle l'apanage des Occidentaux, militaires et diplomates notamment. Cf. R. Thiriez, « Photography in China : History and processes, 1839-1920 », accessible à l'adresse internet <http://turandot.ish-lyon.cnrs.fr/Essay.php?ID=3>. Voir aussi Thiriez 1998.

<sup>35</sup> Cf. Thiriez 2004. Voir aussi son *Chinese historical postcard project*, <http://postcard.ish-lyon.cnrs.fr>.

<sup>36</sup> Cf. R. Thiriez, « A short history of postcards », dans *Chinese historical postcard project*, <http://postcard.ish-lyon.cnrs.fr/Articles.php?ID=3>.

<sup>37</sup> Pour cette estimation je m'appuie essentiellement sur la carte postale portant le numéro de série 56. On y voit en effet deux rangées de soldats en armes qui, par leur armement et leur uniforme, ne ressemblent absolument pas aux forces armées chinoises. Il s'agit fort probablement d'un contingent de troupes étrangères, partie prenante du corps expéditionnaire envoyé en Chine par les principales nations occidentales à la suite de la fameuse rébellion des Boxeurs (1899-1900). Stationnées sur place jusqu'à l'automne 1901, elles ont ensuite progressivement évacué la ville après la signature du protocole de paix dit des Boxeurs (septembre 1901). Ce n'est qu'alors que l'empereur Guangxu et l'impératrice douairière Cixi ont réintégré la capitale, qu'ils avaient fui à l'apogée de la rébellion, en août 1900.

<sup>38</sup> But final du cortège représenté ici, si l'on en croit les légendes imprimées au bas des cartes postales.

ville extérieure<sup>39</sup>, cœur commerçant du Pékin des Qing. S'il y a jamais eu de foule sur le trajet emprunté par un empereur chinois dans sa capitale, c'est à coup sûr là qu'elle se serait trouvée. En limitant sa prise de vue aux abords directs de la porte, Tillot ne nous permet pas d'en juger. Les portes de l'enceinte de Pékin avaient en effet cette particularité d'être prolongées, vers l'extérieur, par un bastion en demi-lune, surmonté, au centre, par une autre porte, de taille réduite en regard de la porte principale. Le bastion en question délimitait évidemment un espace ouvert. Or, c'est précisément dans cet « entre-deux portes » que se déplace le cortège impérial au moment où Tillot le photographie. Inutile de préciser qu'en cas de nécessité, son accès pouvait être aisément interdit à la population de la ville – bien plus aisément en tout cas que les grandes avenues sur lesquelles se déroulait la suite du trajet.

Ces quelques remarques limitent la portée illustrative de ces documents photographiques, sans pour autant clore la question : si la position choisie par le photographe ne permet pas de distinguer la présence d'éventuels « spectateurs » le long du parcours, rien ne permet d'affirmer qu'il y en avait au-delà de l'enceinte. Surtout, il faut garder à l'esprit que par bien d'autres aspects, les informations qui figurent sur ces cartes postales recourent largement celles que nous avons pu recueillir auparavant.

### ***Le théâtre du spectacle***

Avant de passer à la seconde partie de cet article, un point mérite encore d'être développé. La position singulière élaborée au cours des siècles en Chine vis-à-vis de la représentation du pouvoir ne laisse pas en effet d'étonner lorsqu'on sait à quel point les capitales impériales y ont toujours été conçues comme des scènes de théâtre pourvues d'un formidable décor en vue d'une telle représentation. Comme nous allons le voir, Pékin ne déroge pas à la règle.

Construite pratiquement *ex nihilo* au début du XIV<sup>e</sup> siècle pour servir de capitale à la dynastie des Ming (1368-1644), Pékin a été marqué du sceau du « fait impérial »<sup>40</sup>. Constituée de deux villes accolées l'une à l'autre dans le sens Nord-Sud (la ville intérieure au Nord et la ville extérieure au Sud), la capitale de l'empire était protégée par deux enceintes massives, dont la hauteur atteignait douze mètres, et la largeur passait de vingt mètres à la base, à quinze mètres au sommet. Le périmètre combiné des deux murs d'enceinte dépassait les trente kilomètres. Ainsi, dès l'abord, la ville affichait la solennité de son statut. Les douves immenses creusées au pied des murailles et les bastions monumentaux qui faisaient office de portes apportaient une touche supplémentaire au tableau. À l'intérieur de la muraille, les bâtiments administratifs, les temples de la religion d'État et les immenses avenues, qui pouvaient avoir jusqu'à vingt mètres de largeur et dont certaines se déroulaient sur six à sept kilomètres de longueur, confirmaient l'impression. Pièce maîtresse du dispositif, le complexe de la Cité interdite, situé au cœur même de la ville et entouré d'une muraille qui rivalisait en hauteur avec les enceintes extérieures, renfermait un espace de plusieurs centaines d'hectares, strictement hors limite pour la population.

<sup>39</sup> Sur l'économie interne de la ville, cf. *infra*.

<sup>40</sup> Pour une brève présentation de Pékin et de son histoire, cf. Gabbiani 2005. Pour plus de détails, cf. Gabbiani 2004 : chap. 1 à 4.

Même lors de ses phases de déclin le plus marqué, comme au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, rares sont les visiteurs qui, à l'instar de Julien Viaud – alias Pierre Loti –, n'ont pas ressenti l'impression de grandeur et de majesté que produisait la ville. L'extrait suivant du journal qu'il a tenu tout au long de son séjour en Chine en 1900, témoigne du sentiment qui le saisit à l'arrivée en vue de la capitale chinoise :

« Pékin!... Et, en quelques secondes, tandis que je subis la puissance évocatrice de ce nom ainsi jeté, une grande muraille couleur de deuil, d'une hauteur jamais vue, achève de se découvrir, se développe sans fin, dans une solitude dénudée et grisâtre, qui semble un steppe [*sic*] maudit. (...) Nous sommes au pied de ces bastions et de ces remparts, nous sommes dominés par tout cela, qu'un repli de terrain nous avait caché. (...) La muraille de Pékin nous écrase, chose géante, d'aspect babylonien, chose intensément noire, sous la lumière morte d'un matin de neige et d'automne. Cela monte dans le ciel comme les cathédrales, mais cela s'en va, cela se prolonge, toujours pareil, durant des lieues »<sup>41</sup>.

De toute évidence, c'est sur une scène majestueusement pourvue que s'effectuait la mise en spectacle du pouvoir chinois. Mais paradoxalement, l'essentiel du spectacle se déroulait à l'abri des regards du moindre spectateur. Lorsqu'on y prête attention, la scène elle-même, aussi grandiose qu'elle fût, de même que les principaux éléments du décor, participaient tous de cette volonté d'« invisibilisation ». Aucun des lieux « impériaux » de Pékin, qu'il s'agisse du Palais ou des temples de la religion d'État, n'était en effet accessible à la population à quelque instant que ce fût de la vie sociale. Les cérémonies qui s'y déroulaient, aussi importantes qu'elles fussent dans l'optique idéologique du régime, n'étaient jamais publiques. Dans ces circonstances, il n'y a rien d'étonnant à ce que les déplacements des souverains, simples prolongements des cérémonies elles-mêmes, fussent eux aussi marqués du sceau de l'interdit et de l'invisibilité : vivant à l'abri des regards dans la Cité interdite, pratiquant les rituels liés à son rang à l'abri des foules, à l'intérieur des principales institutions de la religion d'État, il était impensable que l'empereur de Chine puisse être exposé à la vue de ses sujets alors qu'il se déplaçait entre ces divers lieux dont l'accès était strictement réglementé.

Cette constatation donne à Pékin une dimension singulière. Centre urbain peut-être le plus peuplé du monde tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle, la capitale de l'empire chinois moderne donne l'impression d'une ville sur laquelle la structure du pouvoir a été surimposée. Les rythmes de l'une et l'autre n'avaient *grosso modo* rien en commun, et l'une et l'autre ne partageaient pratiquement rien, sinon l'espace urbain – encore faut-il parler de juxtaposition plutôt que de partage. Qu'on se rassure, le pouvoir impérial était fort présent à Pékin et s'y manifestait à la population à tout moment, souvent de manière éclatante<sup>42</sup>. Il n'en est pas moins remarquable de constater qu'à l'inverse de ce qui avait cours sous nos latitudes, le rapport entre le souverain et ses sujets n'y était pas conçu en termes de relation immédiate, axée sur la vision et le partage de certains moments clés, mais sur l'invisible, le vide et l'absence.

<sup>41</sup> Cf. Pierre Loti, *Les derniers jours de Pékin*, rééd. Paris, 1991 : 151-152.

<sup>42</sup> Sur ces questions, voir Gabbiani 2004 : chap. 5 et 6. Voir aussi Dray-Novoy 1993.

Sous les Qing, cette pratique du pouvoir, ancrée dans la plus noble tradition religieuse et philosophique chinoise, valait pour la capitale et son cadre hautement rituel. En conquérant le pays au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, les Mandchous ont toutefois introduit quelques innovations en matière de mise en scène du pouvoir, dont la plus originale est sans conteste la tournée impériale.

### **Les tournées impériales, ou la pratique du pouvoir d'une cour itinérante**

#### ***Un effort de légitimation***

Répondre à la deuxième question posée plus haut – comment expliquer que les Qing aient adopté la conception chinoise traditionnelle du pouvoir et de sa représentation ? – renvoie au problème plus général de la légitimité d'une dynastie de conquête. Que les premiers souverains Qing aient choisi de se conformer aux pratiques traditionnelles d'exposition du pouvoir monarchique en Chine relève à l'évidence d'une stratégie de légitimation. Il ne pouvait échapper aux Mandchous, nom que se donnent en 1635 les peuplades nomades et guerrières originaires de Mandchourie (au Nord-Est de la Chine actuelle), qu'avec un ratio de population d'environ un pour trois cent cinquante par rapport à la population chinoise, leur entreprise de conquête devait comprendre une composante significative d'adaptation aux us et coutumes « locaux ». L'exemple de l'échec des Mongols Yuan, autre grande dynastie de conquête (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles), faisait office de rappel salutaire des risques encourus dans le cas contraire<sup>43</sup>.

Après la prise de Pékin en 1644, il faudra un peu plus de trois décennies au nouveau régime pour assurer sa mainmise sur l'ensemble de l'empire. Ce n'est qu'à partir du début de la décennie 1680 que s'ouvre la période de consolidation du pouvoir. Elle est marquée par une claire volonté d'apaisement flanquée d'une stratégie de sinisation<sup>44</sup>. Le terme de stratégie prend tout son sens ici, parce que malgré l'indéniable influence qu'a eue la culture chinoise sur les populations mandchoues avant même la conquête, et plus encore après celle-ci, les Mandchous, et en particulier leurs souverains, ont également longtemps cherché à conserver les traditions et les coutumes propres au monde nomade des steppes dont ils étaient issus<sup>45</sup>. Pour asseoir la légitimité du nouveau régime, il s'est donc agi, au plus haut de la pyramide du pouvoir, de procéder à une forme de sinisation sélective : les institutions administratives antérieures ont été maintenues telles quelles, les grands outils réglant le fonctionnement de l'État également, de même que les principales structures de contrôle social.

Tout en insistant auprès de leurs congénères pour qu'ils préservent leurs racines mandchoues, les trois grands souverains Kangxi, Yongzheng et Qianlong, figures marquantes du siècle d'or de la dynastie des Qing – ce long XVIII<sup>e</sup> siècle s'étendant de 1680 à 1800 –, ont aussi choisi, sur le plan culturel, de s'ériger en véritables parangons de l'idéologie néo-confucéenne. Ce choix, composante essentielle de la stratégie de sinisation sélective, s'explique par la position dominante du néo-confucianisme parmi les classes lettrées, élite sociale du

<sup>43</sup> La meilleure monographie récente sur les Mandchous est celle de Mark Elliott (Elliott 2001). Pour le rapport de 350 à 1, voir p. 3 ; pour la date de 1635, voir p. 63.

<sup>44</sup> Sur la conquête et ses suites, cf. Wakeman 1985.

<sup>45</sup> Sur ces aspects, cf. Elliott 2001.

pays. Adaptation aux pratiques chinoises du pouvoir et aux notions philosophiques et religieuses qui leur servaient de fondement, le « ralliement » des dirigeants mandchous au rituel qui encadrait, dans la tradition chinoise, les déplacements des souverains dans la capitale, procède de cette même volonté d'apparaître et d'être reconnu comme légitimes.

### ***Les tournées en province comme tradition mandchoue***

Dans le même temps, les efforts déployés pour maintenir vivaces les racines et les particularités socio-culturelles de la minorité conquérante avaient pour objectif d'éviter que cette dernière ne se trouve peu à peu submergée par la masse de la population chinoise, sans qu'il ne soit plus possible d'établir de distinction. Parallèlement aux efforts d'adaptation, les autorités mandchoues ont instauré une politique préférentielle à l'égard du groupe des conquérants, leur octroyant toute une série de privilèges, plus tard étendus à leurs descendants. Cette politique, qui a longtemps établi une distinction effective entre la population mandchoue et le reste des Chinois, a été perpétuée pratiquement jusqu'à la fin du régime<sup>46</sup>.

De manière plus importante pour notre propos, certaines pratiques de gouvernement héritées des traditions de la steppe ont filtré en Chine avec l'arrivée des Mandchous, en particulier au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les tournées en province en sont un exemple. Pas tout à fait nouvelle dans le monde chinois, la pratique se rattache néanmoins aux traditions des grandes tribus nomades de l'Asie centrale et de la Sibérie orientale<sup>47</sup>. Son origine lointaine remonte peut-être aux grandes expéditions de chasse qu'organisaient ces tribus au gré des saisons, mais dans sa dimension politique, c'est surtout aux formes de gouvernement des fédérations de populations des steppes qu'elle fait penser. L'unification de ces tribus, dont il existe plusieurs exemples historiques avant même l'essor mandchou, a en effet généralement donné le jour à un mode de gouvernement itinérant, le dirigeant de la fédération, véritable *primus inter pares*, se déplaçant d'un territoire à l'autre pour assurer, entre autres, le respect des caractéristiques multiethniques et multiculturelles de ces fédérations<sup>48</sup>. Une fois fermement installés sur le trône de Chine, les empereurs mandchous du XVIII<sup>e</sup> siècle ont réactualisé la pratique pour la bonne raison qu'ils régnaient sur un empire d'échelle continentale, dont on a pu dire qu'il était le plus grand du monde à l'époque. Il comprenait outre la Chine propre et la Mandchourie, berceau du régime, la Mongolie, le Turkestan chinois, jusqu'à la chaîne des Pamirs, à la frontière du Pakistan et de l'Afghanistan, et le Tibet.

Les noms donnés à ces tournées reflètent à la fois la diversité géographique des destinations et le facteur multiculturel et multiethnique. Aux tournées vers l'Est (*dongxun*), qui conduisaient en général les souverains en Mandchourie, et

<sup>46</sup> *Ibid.*, en particulier chapitres 4 à 6.

<sup>47</sup> La pratique des tournées en province est attestée très tôt dans le monde chinois, où elle est restée vivace de l'Antiquité jusqu'à la fin du premier millénaire de notre ère environ. Après quoi, elle a perdu de sa centralité dans l'empire chinois même, où elle est demeurée principalement limitée au domaine militaire. En revanche, elle a gardé toute son importance parmi les populations semi-nomades du Nord de la Chine, qui, tout au long du deuxième millénaire, ont à diverses reprises établi des régimes monarchiques englobant ces régions de culture chinoise. Cf. Chang 2001 : chap. 1.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 22 et chap. 1 et 2.

plus précisément à Shenjing (actuelle Shenyang), capitale secondaire du pays où ils procédaient à des sacrifices rituels en l'honneur de leurs ancêtres, correspondaient les tournées vers l'Ouest (*xixun*), c'est-à-dire aux confins chinois du Tibet, dans des sanctuaires sacrés du bouddhisme tibétain. Les tournées vers le Nord (*beixun*) avaient pour destination le site de villégiature d'été de Rehe, au-delà de la Grande Muraille, où les dirigeants mandchous, au premier rang desquels les empereurs, s'adonnaient à la chasse avec leurs alliés mongols ou recevaient en audience les délégations tributaires de leurs vassaux d'Asie centrale. Enfin, les tournées au Sud (*nanxun*) conduisaient les empereurs sur les routes et les canaux de la région du bas Yangzi, delta du fleuve Bleu<sup>49</sup>. Ce sont elles qui vont retenir plus particulièrement notre attention, pour deux raisons principales.

La première tient au fait qu'elles se déroulaient en Chine propre, où elles revêtaient, à l'époque, les traits d'une véritable innovation. La seconde est qu'elles avaient pour théâtre la région économiquement et culturellement la plus développée de l'empire, qui plus est bastion de l'élite lettrée. Mise en scène du pouvoir et spectacle politique y ont donc atteint un niveau sans pareil, ce dont témoignent les répercussions qu'elles ont eues à travers tout l'empire et même au-delà<sup>50</sup>. Avant d'en détailler brièvement les tenants et les aboutissants, quelques chiffres nous permettront de prendre la mesure de l'importance du phénomène des tournées impériales en général.

Elles sont inaugurées par l'empereur Kangxi en 1671, alors qu'il vient tout juste d'assumer seul le pouvoir<sup>51</sup>. Mais il ne banalisera la pratique qu'une fois la conquête véritablement achevée, au début des années 1680. De 1681 jusqu'à sa mort en 1722, Kangxi a effectué, au total, cent vingt-huit tournées dans les provinces, soit une moyenne de deux à trois par année. Au cours de trente-cinq des quarante-deux années qui séparent 1681 de 1722, il s'est éloigné de la capitale pendant plus de cent jours ; et parmi ces trente-cinq années, onze l'ont vu absent plus de deux cents jours. L'autre grande figure des tournées impériales, l'empereur Qianlong, petit-fils de Kangxi, qui tenait son grand-père en très haute estime, en a effectué plus de cent cinquante au cours de son règne. Selon des estimations, entre 1741 et 1796, année de son abdication<sup>52</sup>, il aurait passé pratiquement quatre mois par an sur les routes de l'empire<sup>53</sup>.

À l'évidence, ces tournées impériales n'avaient rien d'épisodes anecdotiques, même si beaucoup d'entre elles étaient avant tout consacrées à des activités de loisir comme la chasse. Autre constat, dans le cadre général des tournées impériales, les tournées dans le Sud n'occupent qu'une place mineure d'un

<sup>49</sup> Cf. *ibid.*, p. 3.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 1-2.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 2. Né en 1654, Xuanye, futur empereur Kangxi, accède au trône en 1661 à la mort de son père, l'empereur Shunzhi (r. 1644-1661), alors qu'il n'est âgé que de sept ans. Pendant la décennie suivante, il est secondé dans sa charge par un conseil de régence regroupant certains des plus hauts dignitaires mandchous de l'époque.

<sup>52</sup> Kangxi ayant régné soixante ans, Qianlong choisit, en 1796, à l'occasion du soixantième anniversaire de son accession au trône, d'abdiquer en faveur de son fils (l'empereur Jiaqing), par marque de respect pour son illustre aïeul. Il n'en continuera pas moins de contrôler de près la direction de l'empire, jusqu'à sa mort au début de l'année 1799.

<sup>53</sup> Cf. Chang 2001 : annexes A et B, p. 521-540. La durée de quatre mois est une moyenne. On peut estimer qu'avec l'âge, Qianlong a diminué la fréquence et la durée de ses déplacements, ce qui implique qu'au début de son règne, il a pu s'absenter de Pékin pour des périodes bien plus longues que quatre mois.

point de vue quantitatif. Kangxi et Qianlong n'en ont effectué qu'un total de six chacun au cours de leurs règnes, en 1684, 1689, 1699, 1703, 1705 et 1707 pour le premier, et en 1751, 1757, 1762, 1765, 1780 et 1784 pour le second<sup>54</sup>. Mais parce qu'elles se déroulaient en Chine propre, dans le bastion même de cette élite lettrée chinoise qui avait servi de soutien majeur au régime impérial depuis le XI<sup>e</sup> siècle<sup>55</sup>, elles revêtaient un caractère symbolique beaucoup plus affirmé que les autres types de tournées.

### ***Objectifs et segments de la population visés***

Les objectifs des voyages impériaux dans le Sud étaient étroitement liés aux questions de gouvernance du pays. Les sources officielles signalent en effet que la venue du souverain était l'occasion de nombreuses inspections du travail des autorités provinciales. Trois domaines retenaient l'essentiel de l'attention : le contrôle de l'administration civile territoriale, l'inspection des infrastructures locales et le suivi des questions militaires<sup>56</sup>. En matière d'inspection des infrastructures, le regard de l'empereur et de son entourage se portait en priorité sur les ouvrages hydrauliques et de défense ; sur le plan militaire, il se concentrait sur le niveau d'organisation des troupes et sur la qualité de l'encadrement.

Notons par ailleurs que le « tourisme » – qui porte ici très bien son nom – occupait aussi une part considérable du temps, le souverain et sa suite visitant les principaux sites des régions parcourues, qu'il s'agisse de temples, de montagnes sacrées ou de tout autre lieu réputé à un titre quelconque. Enfin, le dernier objectif important de ces tournées était idéologique. S'il n'apparaît pas en tant que tel dans les sources, on le distingue en filigrane de certaines initiatives prises par les empereurs au cours des séjours de durée variable qu'ils effectuaient dans les grandes villes des régions visitées. Parmi ces initiatives, on retiendra en particulier l'organisation de sessions spéciales des concours de la fonction publique.

Ces quelques remarques liminaires suffisent à tracer les grands traits des principaux groupes sociaux concernés par ces visites impériales : les membres de la fonction publique provinciale tout d'abord, civile aussi bien que militaire, dont une large majorité n'avaient pas vocation, hormis dans de telles circonstances, à entrer en contact avec la Cour, les hauts dignitaires, voire le souverain lui-même. Les plus méritants pouvaient en effet se voir décerner des récompenses de la part de l'empereur, voire, honneur suprême, être reçus en audience. Les élites locales ensuite, qu'elles fussent lettrées ou marchandes, ou les deux, comme c'était de plus en plus souvent le cas dans la Chine du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les sessions spéciales d'examens mandarinaux, organisées en dehors des quotas provinciaux habituels, représentaient une occasion rêvée et extrêmement prestigieuse d'accéder à la fonction publique. La présence de l'empereur lors de l'examen et le fait que les quelques dizaines de candidats autorisés à participer étaient retenus sur la base de la qualité littéraire des poèmes qu'ils avaient adressés au souverain en guise de bienvenue, conféraient à ces hommes un prestige

<sup>54</sup> Cf. Gernet 1972 : 414.

<sup>55</sup> C'est en effet entre 1000 et 1100 de notre ère que s'affirme la mainmise des lettrés confucéens sur l'appareil d'État, situation qui a progressivement donné le jour au régime de monarchie bureaucratique caractéristique de la Chine à partir du XIV<sup>e</sup> siècle et jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle. C'est dans ce cadre de gouvernement que s'est affirmée la domination socio-économique et culturelle de la classe mandarinale.

<sup>56</sup> Les considérations qui suivent s'inspirent largement de Chang 2001 : chap. 4 à 6.

important avant même que le résultat ne soit connu. Outre le fait qu'ils obtenaient parfois d'intégrer rapidement les rangs de l'administration impériale, les candidats heureux jouissaient, au moins temporairement, d'une aura particulière au niveau régional bien sûr, et le plus souvent au plan national également. Les candidats malheureux, quant à eux, se consolait avec les cadeaux qui leur étaient offerts par le souverain, qu'il s'agisse de calligraphies tracées de sa propre main ou de pièces de soieries et de brocarts, produites dans les ateliers impériaux.

D'une façon plus générale, les contacts entre les élites sociales des régions traversées et le monarque se faisaient selon ce modèle d'échange de poèmes de bienvenue contre cadeaux et présents divers. Dans tous les cas, la valeur du cadeau impérial était proportionnelle à la qualité littéraire des poèmes envoyés. Sans entrer dans plus de détails, il faut insister sur deux points : premièrement, la présence du souverain et de sa Cour itinérante dans les communautés locales permettait, par le prestige qu'elle conférait, de renforcer le ferment idéologique autour de la dynastie et le sentiment d'allégeance des élites sociales, en l'occurrence chinoises. Deuxièmement, la compétition qui s'instaurait inévitablement entre les communautés et entre les différentes strates des élites, renforçait considérablement la position du souverain. S'immisçant par ce biais dans les affaires locales, il pouvait choisir de privilégier tel ou tel groupe, l'une ou l'autre communauté. Comme il accédait en quelque sorte au rôle d'arbitre, son pouvoir et son prestige – et ceux du régime dans son ensemble – s'en trouvaient logiquement consolidés.

Comme le laisse entendre ce bref exposé, les tournées dans les provinces ne partageaient pas, semble-t-il, la dimension d'invisibilité caractéristique des déplacements rituels de l'empereur dans et autour de sa capitale. Au contraire, en raison de leur importance politique, elles impliquaient non seulement la présence de l'empereur, mais aussi qu'il s'expose de façon « immédiate », si l'on peut dire, aux yeux de la population. Mais il ne s'agissait que d'une frange de la population – les « happy few » –, car là aussi, voir l'empereur n'était pas donné à tout le monde.

### ***Les tournées impériales : aspects d'ordre pratique***

La durée moyenne des tournées des empereurs Kangxi et Qianlong dans les provinces du Sud s'établit approximativement à cent jours. En moyenne toujours, trois mille personnes, au bas mot, accompagnaient le souverain – proches, hauts dignitaires, fonctionnaires, officiers et soldats –, dont plus de la moitié appartenait aux forces de sécurité<sup>57</sup>. En général, le noyau dur des proches du souverain se limitait à une cinquantaine de personnes. Nous n'entrerons pas ici dans le détail de la préparation des tournées, du choix des itinéraires et des emplacements de campement où le souverain séjournait le plus souvent, mais notons simplement que les affaires de sécurité relevaient à la fois des hommes de la garde impériale, choisis pour accompagner le souverain, et des autorités des provinces traversées. Comme à Pékin en effet, l'empereur se déplaçait entouré d'un cordon de forces mobiles. En revanche, la sécurisation des abords des rou-

<sup>57</sup> *Ibid.* : 165-172.

tes et des voies d'eau empruntées par le cortège impérial était assurée par les forces militaires locales, positionnées à intervalles réguliers le long du parcours.

Pour les autorités provinciales, la charge ne se limitait pas, dans de telles circonstances, aux seules questions de sécurité. À l'annonce d'une tournée, chaque province concernée se lançait, par exemple, dans une campagne de réfection des voies de communication que devaient emprunter l'empereur et sa suite (routes, canaux, ponts, sites de campements, etc.), mobilisant pour cela jusqu'à plusieurs dizaines de milliers de personnes. Assurer la disponibilité en nombre suffisant des moyens de transport était une autre des responsabilités des autorités locales. Elle se transformait souvent en véritable casse-tête pour les gouverneurs concernés. Rares, en effet, étaient les provinces du centre-est de la Chine qui possédaient les milliers de montures requises. Les responsables provinciaux avaient alors souvent recours à la solidarité interprovinciale, empruntant par centaines des chevaux auprès des provinces limitrophes, qu'il leur fallait ensuite faire acheminer jusqu'aux étapes prévues le long du trajet du souverain. Dans les cas les plus désespérés, ils ne pouvaient faire à moins d'en acheter sur les marchés spécialisés, situés dans des provinces souvent bien plus lointaines. Au surcoût qu'induisait une telle mesure s'ajoutaient alors les risques inhérents à un acheminement sur de très longues distances. Un problème similaire se posait en termes d'embarcations, lorsque le convoi impérial devait emprunter le Grand Canal. Une large partie des milliers de bateaux nécessaires était alors louée auprès d'entrepreneurs locaux de transport, qui, en général, s'adjoignaient, aux frais des autorités publiques, les services de haleurs et de portefaix<sup>58</sup>.

Pour clore cette énumération de quelques-unes des tâches logistiques relevant des provinces, mentionnons encore l'approvisionnement en nourriture du cortège impérial. Les autorités locales devaient effet pourvoir à la majorité des besoins de la « table du roi » pour les nombreux banquets prévus aussi bien dans les campements intermédiaires que dans les palais temporaires dans lesquels séjournait le souverain lorsqu'il atteignait une étape importante.

### ***Une visibilité relative***

Nous avons vu, un peu plus haut, que le missionnaire russe Egor Timkovski estimait possible, pour les sujets de l'empire, de jeter un rapide regard au souverain lorsque celui-ci se déplaçait avec sa suite en rase campagne. Sur la base des sources chinoises, il est malaisé tout à la fois de confirmer et d'infirmier l'affirmation. Pour des raisons évidentes de logistique, il n'était pas envisageable d'isoler entièrement le parcours. Le convoi impérial se trouvait donc exposé aux regards des communautés installées à proximité du trajet, comme le confirment quelques observations disséminées dans la documentation. Ainsi, en 1751, alors que les préparatifs de sa première tournée dans le Sud vont bon train, l'empereur Qianlong promulgue l'édit suivant à l'attention des autorités des provinces que doit prochainement traverser le cortège impérial :

« J'ai entendu dire qu'à l'occasion de Notre prochaine tournée dans les provinces du Jiangsu et du Zhejiang, la population dans son ensemble souhaite ardemment Nous approcher (*jinguang*). Dans les lieux où les foules se réunissent, dans les rues, sur les marchés et dans les grandes avenues, ceux qui désirent

<sup>58</sup> *Ibid.* : 191-201.

contempler Notre cortège méritent de voir leur confiance récompensée ; et par là même Nous aurons l'occasion d'observer la vigueur et la sincérité des coutumes de ces communautés. Mais Nous craignons que les autorités locales, redoutant que le parcours ne soit encombré, n'anticipent en prenant des dispositions pour empêcher l'accès aux abords du trajet. Par cet édit, Nous enjoignons spécialement aux responsables locaux de procéder comme suit : si les villages et les allées par lesquels Nous devons passer sont susceptibles d'être bloqués par la foule, qu'on ordonne à la population de se regrouper sur les côtés de la route pour ne pas gêner le passage ; en revanche, si la voie est large et que le passage que doit emprunter Notre voiture ne risque pas d'être obstrué, on n'interdira pas à la population de se masser à proximité du parcours »<sup>59</sup>.

Malgré l'ambiguïté de la formulation, le texte signale clairement la volonté du souverain de laisser s'exprimer la liesse populaire lors de son passage, pour autant, bien évidemment, que celle-ci reste dans les limites de l'acceptable – défini ici comme la possibilité pour le convoi de progresser sans encombre. Une autre remarque de Qianlong dans un des édits promulgués au cours du voyage lui-même confirme que la population en général pouvait, en ces occasions, observer de plus ou moins près le passage du cortège impérial. Ainsi, arrivé à Qingchou, le souverain dit se sentir rassuré à la vue des nouvelles pousses qui pointent à la surface des rizières. C'est que le secteur avait été sinistré peu avant, ce dont la population avait largement souffert. Il signale par ailleurs la présence, le long du chemin emprunté, d'une foule d'individus originaires du lieu, y compris vieillards, femmes et enfants, qui, aussitôt le cortège passé, se mettent en marche et suivent le convoi. Ordre est donc transmis aux autorités locales « de faire savoir à la population qu'elle est autorisée à s'agenouiller au bord de la route pour accueillir le souverain lors de son passage, mais qu'elle ne doit pas se mettre à le suivre sur de longues distances. » Et l'empereur de poursuivre : « En la matière, les responsables locaux procéderont par la persuasion ; il leur est strictement interdit d'en appeler aux forces armées pour faire respecter l'interdiction »<sup>60</sup>.

Ces deux exemples mettent en lumière la relative souplesse que les plus hautes autorités du pays pouvaient être conduites à adopter vis-à-vis des communautés locales lors du passage de la caravane impériale. Ils n'épuisent pourtant pas la question. D'autres documents témoignent en effet de mesures strictes de sécurisation du parcours, qui rappellent par bien des égards ce qui se pratiquait à Pékin. Ainsi, toujours dans le cadre de la tournée de 1751, mais avant même le départ de la capitale, Qianlong promulgue un édit à l'intention des responsables provinciaux du Jiangsu et du Zhejiang à propos des restrictions d'accès au Grand Canal. Dans l'esprit de bienveillance qui marque l'ensemble de la préparation de cette tournée, l'empereur se soucie des répercussions prévisibles de ces mesures sur l'activité économique locale et sur la vie quotidienne de la population. Craignant de voir les responsables locaux, par souci d'assurer le bon déroulement du déplacement du souverain et de sa suite, interdire l'accès au canal longtemps avant le passage de l'embarcation impériale, il ordonne que la mesure ne soit appliquée, d'un lieu à l'autre, que trois à cinq jours avant son

<sup>59</sup> Cf. Gaojin *et al.*, *Nanxun shengdian* (Compendium des tournées impériales dans le Sud), préface de 1771, j. 1, p. 21ab.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 30a.

arrivée, et qu'aussitôt après son passage, la voie d'eau soit rendue à ses usagers ordinaires<sup>61</sup>. Expression de la bienveillance impériale, la mesure mérite surtout d'être mentionnée parce qu'elle signale, *a contrario*, la sévérité des mesures qui pouvaient être appliquées à l'approche du convoi impérial – en l'occurrence la fermeture au public d'une voie de communication primordiale, pour une durée fort longue, nonobstant le geste de l'empereur.

Dans la même perspective, mais en préparation de la tournée de 1757 cette fois, Qianlong ordonne que l'on organise ses passages dans les grandes villes du Sud sans faire usage de tentures pour barrer les principaux carrefours du parcours. La décision, qui, accessoirement, signale que la pratique n'était pas limitée aux seuls déplacements rituels du souverain dans Pékin, a pour origine l'expérience de la tournée précédente, en 1751, au cours de laquelle, comme l'explique l'empereur, les tentures déployées en travers de certaines rues de Yangzhou et de Suzhou avaient provoqué des difficultés diverses lors du passage du cortège, en raison de la pluie et de l'étroitesse des rues, et avaient induit des dépenses jugées finalement excessives<sup>62</sup>.

Ces quelques exemples montrent qu'à l'occasion des tournées impériales dans le Sud du pays, pourtant le cadre d'une forme intense de spectacle politique, la personne du souverain demeurait bien souvent à bonne distance de la masse de ses sujets, et même hors d'atteinte de leurs regards. Il semble que la situation n'ait pratiquement pas évolué par la suite, comme le confirment les observations de Deling (1866-1944), une femme mandchoue appelée à la Cour entre 1903 et 1905, au service de l'impératrice douairière Cixi (1835-1908). À l'époque, les tournées dans le Sud n'étaient plus qu'un lointain souvenir, la pratique étant tombée dans l'oubli à la suite de la disparition de Qianlong en 1799. Deling a néanmoins accompagné à diverses reprises l'impératrice douairière sur les routes de Chine du Nord, en particulier lorsque cette dernière se rendait à la résidence estivale de Rehe, lieu où elle avait accédé aux responsabilités suprêmes, près d'un demi-siècle plus tôt, à la suite de la mort de l'empereur Xianfeng (r. 1851-1861). Dans un passage de ses mémoires écrites après son départ aux États-Unis en 1907<sup>63</sup>, Deling relate un de ces voyages, décrivant en détail l'importance du convoi officiel quittant le Palais d'été. Elle prend aussi la peine de signaler un aspect singulier à ses yeux, l'absence de tout être humain sur les bords de la route. Et elle ne manque pas de préciser que c'est à l'étiquette de la Cour qu'on doit cette circonstance, étiquette qui imposait encore, à l'orée du XX<sup>e</sup> siècle, que la route empruntée par les souverains – la voie impériale – soit totalement débarrassée de la présence de tout individu n'appartenant pas au cortège, pour éviter que quiconque ne pose son regard sur le monarque<sup>64</sup>.

Un dernier point, ayant trait aux sources qui décrivent les tournées dans le Sud au XVIII<sup>e</sup> siècle, mérite d'être souligné ici. À ma connaissance, qu'elles soient d'origine officielle (textes administratifs, édits impériaux ou compendiums compilés pour commémorer telle ou telle tournée) ou qu'elles soient d'ordre

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 19ab.

<sup>62</sup> *Ibid.*, j. 2, 8a.

<sup>63</sup> Ce départ fait suite à son mariage avec un certain Mr. White, citoyen américain. Enfant, Deling avait accompagné son père à l'étranger, où elle avait vécu quelques années. Elle pouvait donc porter sur la Chine de l'époque un regard décalé par rapport à la majorité de ses compatriotes.

<sup>64</sup> Cf. Deling, *Huangshi yanyun* (Nuées d'encens impérial), rééd. Nankin : Jiangsu jiaoyu chubanshe, 2005, p. 2.

privé, aucune ne relate en détail l'entrée d'un souverain dans une ville ou l'hypothétique organisation d'une cérémonie spécifique en l'honneur de l'événement. Ce mutisme des sources écrites s'accompagne, dans le champ iconographique, d'une absence presque complète de toute référence à la dimension urbaine de ces voyages. Ainsi, les illustrations qui figurent dans les compendiums de documents commémorant ces tournées représentent les sites renommés visités par l'empereur et les divers campements et palais de voyage (*xinggong*) où il a séjourné. Mais même lorsque les uns ou les autres étaient situés en ville, les illustrations les figurent de façon neutre, flottant pour ainsi dire au milieu de nuées de brume. Ce gommage de la dimension urbaine s'étend bien évidemment à la population des villes en question, qui ne se trouve jamais représentée elle non plus. En somme, ces illustrations semblent avoir été sciemment conçues de sorte à éviter que l'empereur ne soit représenté – lui non plus n'apparaît jamais dans ces pages – au cœur d'une ville, création artificielle par excellence, fruit du labeur humain.

Il est toutefois une exception à ce constat, mais qui, là encore, le confirme par bien des aspects. Il s'agit du fameux rouleau de soie peint à l'occasion de la première tournée d'inspection dans le Sud de l'empereur Kangxi en 1681. Cette œuvre, exposée récemment au Château de Versailles, n'a jamais été reproduite, et pour cause, puisqu'elle mesure trente-huit mètres de long. Le voyage du souverain y est rendu avec un très haut degré de réalisme, suivant la progression du cortège impérial à travers les différentes étapes du voyage, qui figurent autant de décors successifs. Cette fois, les centres urbains sont compris dans l'œuvre, au premier rang desquels Pékin, point d'arrivée du convoi. Reste que l'univers des villes est suggéré plutôt que véritablement détaillé, et ce, en raison du format singulier de l'œuvre – longue et très étroite – qui limite la scène dépeinte à l'avenue ou à la route empruntée, et à ses abords immédiats. Dernier élément qui confirme ce que nous avons vu jusqu'ici, on ne trouve pas de foules amassées sur le lieu de passage du cortège impérial.

#### ***Le coût des tournées dans le Sud***

La dimension politique des tournées impériales dans le Sud du pays impliquait, comme nous l'avons vu, que le souverain s'expose de façon immédiate aux strates les plus élevées de la hiérarchie sociale. En cela, elles différaient sensiblement de celles, beaucoup plus rituelles, qui avaient pour théâtre la seule capitale de l'empire. Pour le reste de la population en revanche, les unes et les autres ne comportaient, de toute évidence, que des différences marginales en termes d'accessibilité du monarque. Pourtant, c'était elle qui assumait pour l'essentiel le coût de ces mises en spectacle du pouvoir, et ce, nonobstant les nombreuses exhortations adressées par les souverains aux autorités provinciales, leur enjoignant de ne pas engager de dépenses exagérées.

Par le passé, les historiens ont souvent considéré d'un œil sévère les frais liés aux tournées dans les provinces du Sud, en particulier celles de l'empereur Qianlong. Aux dires de certains, elles auraient en effet amplement contribué à fragiliser les finances de l'État Qing et précipité son déclin au XIX<sup>e</sup> siècle. Les

chiffres dont nous disposons aujourd'hui, bien que d'une précision encore largement insuffisante, permettent néanmoins d'infirmer cette assertion<sup>65</sup>.

Premier constat, les frais engagés dans le cadre de ces tournées étaient significatifs, et surtout, essentiellement assumés par les autorités provinciales, qui les répercutaient bien évidemment sur leurs contribuables. Dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, les sommes officiellement déclarées par les autorités concernées comme ayant servi à couvrir les besoins d'une tournée de l'empereur Qianlong dans le Sud s'élevaient en moyenne à près de 1,4 million d'onces d'argent, dont 1,1 million pris en charge par les diverses provinces visitées. Celle du Jiangsu assumait systématiquement la charge la plus lourde (plus d'un demi million d'onces d'argent), alors que le Trésor central ne couvrait en général pas plus du cinquième environ du montant, soit un peu plus de deux cent mille onces d'argent.

Deuxième constat, ces chiffres, déjà considérables, ne représentaient, en réalité, qu'une fraction des montants déboursés. Pour accéder au moins officiellement aux souhaits de parcimonie maintes fois réitérés par le souverain, les responsables provinciaux ont en effet largement eu recours, entre le milieu du siècle et la fin des années 1760, à des procédés de gestion de trésorerie peu orthodoxes qui leur ont permis, en puisant des fonds dans des réserves *ad hoc*, de dissimuler la réalité des montants engagés lors de ces événements. Mises à jour en 1768 dans le cadre de l'enquête diligentée lors de la découverte de l'une des plus grandes affaires de corruption du règne de Qianlong, ces pratiques ont permis aux autorités locales de ne déclarer officiellement que la moitié, *grosso modo*, des dépenses réelles engendrées par chacune des quatre premières tournées du souverain dans le Sud du pays. C'est donc plutôt entre 2,5 et 3 millions d'onces d'argent que devait se situer, à chaque fois, le montant total de la facture. Si l'on adopte ce même montant pour les deux tournées restantes, le total atteint la somme de 15 à 18 millions d'onces d'argent pour les six tournées dans leur ensemble. La somme est certes considérable, mais elle ne saurait toutefois rivaliser avec les quelque 150 millions engagés durant le seul second tiers du siècle dans le cadre des grandes campagnes militaires dans l'Ouest du pays<sup>66</sup>.

### Conclusion

En définitive, qu'est-ce que la Chine du XVIII<sup>e</sup> siècle a d'intéressant à nous dire à propos de sa conception du pouvoir, de ses rapports à celui-ci, de sa façon de le représenter et de le mettre en scène ? Deux aspects principaux méritent d'être soulignés. En premier lieu, le cas chinois démontre que l'importance de la mise en scène du pouvoir à la manière occidentale, c'est-à-dire visible, affichée, marquée par des cérémonies publiques, répétées à intervalles réguliers, au cours desquelles se nouait le rapport entre le souverain et son peuple, n'est ni l'unique mode de « spectacularisation » du pouvoir, ni même son mode le plus efficace. Le modèle développé en Chine, centré sur une forme d'invisibilité du pouvoir, ancrée dans les soubassements religieux et philosophiques du régime, a été une alternative, certes singulière à nos yeux, mais dont la longévité à elle seule suffit à prouver l'efficacité.

<sup>65</sup> Pour les critiques exprimées par l'historiographie, cf. Chang 2001 : 15-16. Les estimations chiffrées reproduites ici sont tirées de *ibid.* : 201-218.

<sup>66</sup> Cf. Chang 2001 : 218.

Ensuite, l'exemple impérial chinois témoigne du caractère universel de la nécessité de mettre en scène le pouvoir. L'affirmation qui ouvre cet article garde toute sa pertinence même dans le cadre d'une culture aussi éloignée de nos propres racines que peut l'être la culture chinoise. La différence d'approche d'une extrémité à l'autre de l'Eurasie n'enlève rien au fait que le pouvoir, ici et là-bas, a toujours eu vocation à se mettre en scène. À cet égard, l'apport particulier de la dynastie mandchoue des Qing tient au fait qu'en adoptant une forme chinoise de pratique, à laquelle elle a adjoint une dimension issue des traditions nomades des steppes d'Asie centrale, elle permet, par le biais de l'ambivalence même des pratiques et des conceptions, d'insister précisément sur cette nécessité.

Luca GABBIANI

**Figures**



*Fig. 1.* Scène de rue lors des célébrations du soixantième anniversaire de l'empereur Kangxi (1714) [*Wanshou shengdian chujì*, dans *Siku quanshu*, vol. 653 : 514].



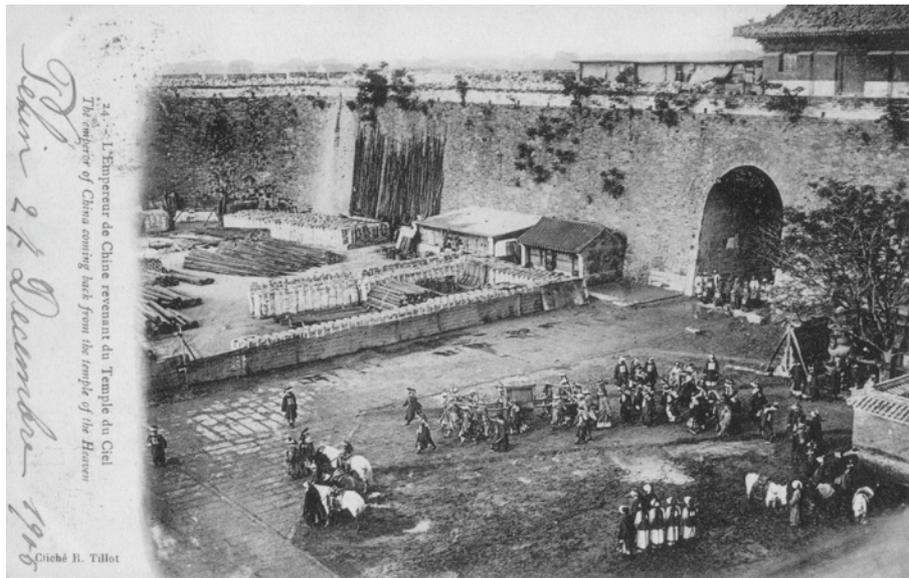
*Fig. 2.* Le palanquin de l'empereur Kangxi en marche vers la Cité interdite (1714) [*Wanshou shengdian chujì*, dans *Siku quanshu*, vol. 653 : 519].



*Fig. 3.* Scène de rue lors des célébrations du soixantième anniversaire de l'empereur Kangxi (1714) [*Wanshou shengdian chuyi*, dans *Siku quanshu*, vol. 653 : 526].



*Fig. 4.* Procession impériale photographiée par Tillot (début du XX<sup>e</sup> siècle), cliché n° 38 [collection Régine Thiriez].



*Fig. 5.* Procession impériale photographiée par Tillot (début du XX<sup>e</sup> siècle), cliché n° 24 [collection Régine Thiriez].



*Fig. 6.* Procession impériale photographiée par Tillot (début du XX<sup>e</sup> siècle), cliché n° 56 [collection Régine Thiriez].

**Bibliographie**

- Chang, M. 2001 : *A court on horseback : constructing Manchu ethno-dynastic rule in eighteenth century China, 1751-1784*, thèse de doctorat, Université de Californie, San Diego.
- Cheng, A. 1997 : *Histoire de la pensée chinoise*, Paris.
- Dray-Novey, A. 1993 : « Spatial order and police in imperial Beijing », *Journal of Asian Studies*, 52/4 : 885-922.
- Elliott, M. 2001 : *The Manchu Way. The Eight Banners and Ethnic Identity in Late Imperial China*, Stanford.
- Gabbiani, L. 2004 : *Orpheline d'un empire : la ville de Pékin et sa gestion à la fin de la dynastie des Qing (1800-1911)*, thèse de doctorat, EHESS, Paris.
- Gabbiani, L. 2005 : « Pékin, naissance d'une capitale », *L'Histoire*, n° 300 (juillet-août 2005) : 52-53.
- Gernet, J. 1972 : *Le monde chinois*, Paris.
- Li, Dongjun 2004 : *Kongzi shenghua yu ruzhe geming (La sanctification de Confucius et la révolution des confucéens)*, Pékin.
- Liu, Zehua. 1988 : *Zhuanzhi quanli yu Zhongguo shehui (L'absolutisme et la société chinoise)*, en collab. avec Wang, M. et Wang, L. (réédition Tianjin : Tianjin guji chubanshe, 2005).
- Liu, Zehua 2000 : *Zhongguo de wangquan zhuyi (Le despotisme en Chine)*, Shanghai.
- Thiriez, R. 1998 : *Barbarian Lens – Western Photographers of the Qianlong Emperor's European Palaces*, Amsterdam.
- Thiriez, R. 2004 : « La Chine impériale en cartes postales », présentation de l'exposition à la Maison de la Chine (Paris), dans *Lettre de l'AFEC*, 45 (octobre) : 27.
- Vandermeersch, L. 1977-1980 : *La Voie royale*, 2 vol., Paris.
- Wakeman Jr., F. 1985 : *The Great Enterprise : the Manchu Reconstruction of Imperial Order in Seventeenth-Century China*, 2 vol., Berkeley, Los Angeles.